

Récit d'une émigration de Fernand Dumont, Montréal, Boréal, 1997, 268 p.

Jacques Beauchemin

Volume 17, Number 3, 1998

Repenser la communauté politique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/040140ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/040140ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Société québécoise de science politique

ISSN

1203-9438 (print)

1703-8480 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beauchemin, J. (1998). Review of [*Récit d'une émigration* de Fernand Dumont, Montréal, Boréal, 1997, 268 p.] *Politique et Sociétés*, 17(3), 190–193.
<https://doi.org/10.7202/040140ar>

Récit d'une émigration

de Fernand Dumont, Montréal, Boréal, 1997, 268 p.

C'est bien l'histoire d'une émigration que retrace Fernand Dumont dans ses mémoires, celle de sa culture d'origine à la culture savante. Dans l'expérience fondamentale et douloureuse de cette séparation originelle – c'est le leitmotiv de cette autobiographie intellectuelle –, Dumont puisera l'essentiel de sa sociologie. Pour lui, les sociétés humaines participent toujours de ce double mouvement qui les fait advenir comme donnée anthropologique, puis se construire comme référence, ce qui alors les enchaîne à la perpétuelle élaboration de leur identité propre et du sens de leur présence au monde. Sociologie de l'arrachement donc, mais arrachement dont Dumont a fait la pierre angulaire d'une théorie du ressaisissement de la société par elle-même: l'univers de la mise en discours (dont procède la connaissance scientifique et le savoir des sciences sociales, Dumont nous l'a toute sa vie rappelé), l'univers des idéologies n'est rien d'autre que cette mise à distance de la société par rapport à elle-même, sur laquelle se fonde la possibilité même de son autointerprétation. On peut dire que de celle-ci surgissent à la fois l'histoire et l'historiographie, l'accumulation et l'enchaînement de tout ce qui de la vie d'une société se donnerait autrement dans le non-sens d'un côté et la perpétuelle ré-interprétation de ce sens, de l'autre. C'est dans *L'Anthropologie en l'absence de l'homme* qu'il va dégager la distinction entre culture d'origine et culture savante et c'est dans le creux de cette distance que vont se former les concepts dumontiens de référence et de mémoires. C'est dans ce creux aussi que va s'élaborer le travail des idéologies, se construire une historiographie et fleurir une littérature. La thèse qui traverse l'œuvre de Dumont repose ainsi fondamentalement sur l'idée d'une césure, qui marque aussi bien le destin de l'individu que celui des sociétés humaines, entre un rapport au monde fait d'appartenance et de relations de proximité, d'un côté, et d'institutionnalisation et de représentation de ce monde, de l'autre. Les travaux de Fernand Dumont reprendront presque constamment cette conception très riche de la culture comme proximité et comme distance, répercutant l'expérience fondatrice chez lui de sa difficile émigration.

Le livre tisse en une vaste toile les éléments de l'aventure intellectuelle de Dumont et ceux de son itinéraire personnel. Se trouvent alors conjugués préoccupations théoriques, questionnements existentiels et questions inspirées de la conjoncture sociale. On aborde d'un seul tenant les jalons d'une vie de travail, d'amitiés, d'idées et d'engagements. C'est au récit d'un voyage de soi à soi que nous convient ces mémoires de Fernand Dumont. Souvenirs de jeunesse d'abord, dont la lecture nous fait deviner la solitude d'un enfant profondément attaché aux siens en même temps qu'un peu étranger à leur monde, porté qu'il est par une dévorante passion pour la lecture, puis bientôt pour l'écriture. L'évocation de la solitude que ressent celui qui progressivement s'éloigne de son milieu d'origine évoque l'histoire

de tant d'intellectuels de la génération de Fernand Dumont. La lecture de ces pages soulève l'émotion. Il m'a semblé y retrouver ce chagrin jamais complètement éteint de ceux qui m'ont dit être passés à la « culture savante » au prix d'une incompréhension (souvent mêlée d'admiration) de leur milieu d'origine, puis dans le sentiment d'une incommunicabilité de leur expérience.

Le sociologue s'emploie ensuite au récit des années de la maturité et à l'évolution d'une pensée sociologique qui n'est jamais coupée de préoccupations plus vastes portant sur l'épistémologie des sciences humaines ou encore de considérations à portée éthique sur le travail de ces sciences. Fernand Dumont resitue tous ses ouvrages dans le contexte de leur production et rappelle les préoccupations qui les ont fait naître. De *L'Anthropologie en l'absence de l'homme* à la *Genèse de la société québécoise* en passant par *Le sort de la culture* et *La vigile du Québec*, on retrouve la même volonté de nouer les fils de l'identité, de repérer le travail de la culture et de la mémoire, de dégager la signification éthique aussi de l'existence sociale. Au fil de cette imposante recension de l'œuvre, on est frappé par la permanence des convictions religieuses de Dumont. Il me semble qu'elles sont assumées plus clairement que jamais. Comme s'il ressentait le besoin de les réitérer au moment où sa foi, après lui avoir montré tout au long de sa vie le sens profond de ses entreprises, éclairait, à l'heure d'écrire ses mémoires, la signification de ce qui lui paraîtrait absurde autrement.

On est également frappé à la lecture de ce livre par la volonté de son auteur de retrouver l'unité de toutes ses entreprises. Cette unité, elle tient d'abord à la démarche elle-même dont j'ai souligné le caractère essentiellement synthétique. Mais ce besoin de ramasser en une seule gerbe ce qui se donne dans la dispersion des préoccupations du sociologue et sur l'étendue d'une longue carrière, ce retour à l'élan initial de chacune de ses entreprises, puis, toujours, ce rappel de la cohérence du projet d'ensemble, tout cela aussi suscite l'émotion. Cette volonté de nouer une dernière fois les ficelles de sa propre histoire devant la mort qu'il a décidé d'accepter, n'est-ce pas conjurer l'effet d'éparpillement de tant d'entreprises et leur redonner sens ? Ce désir de cohérence se traduit également dans l'évacuation presque totale du conflit et des grands débats qui ont traversé l'université depuis les années soixante. Ainsi, on ne lira pratiquement rien sur le purgatoire qui aura été le sien au moment du marxisme triomphant durant les années soixante-dix. On aurait souhaité que Dumont rende compte de ces conflits, non pas tant pour alimenter la petite histoire des potinages universitaires québécois, mais parce qu'une vie intellectuelle c'est aussi cela. Ici, il me semble qu'il manque une dimension au récit qui, si elle avait été abordée, aurait éclairé d'une autre lumière l'inscription de Dumont dans son monde qui est aussi celui de l'institution et des « guerres de positions ».

Lorsque l'auteur tente de dégager le lieu dernier de l'unité de ses entreprises, c'est dans la poésie qu'il le situe. La poésie dont il écrit qu'elle a été le lieu de convergence, mieux encore le point de départ, de toutes ses démarches. Il la décrit dans ce passage magnifique où se trouve révélé le

sens ultime de la poésie, ce qu'elle nous glisse à l'oreille et ce qu'elle prolonge de notre finitude. *Elle raconte que nous mourons lentement d'attendre une certaine vérité, une certaine joie, une certaine proportion du monde qui serait justice. Elle pressent derrière le monde le silence qui le fonde. C'est pourquoi les poèmes ont besoin de la complicité de l'enfance, de l'arbre et de la mort pour refluer vers l'origine du premier désir.* C'est la poésie dont il a fait son port d'attache, son être tout entier, qu'il semble décrire dans ce passage : douceur, espoir, mélancolie des origines y sont déposés comme autant de traces de ce dialogue secret entre l'homme et la poésie.

Il reste de la lecture de ce beau livre le sentiment d'une grande modestie et d'une certaine réserve proche de la pudeur. On sent parfois Dumont mal à l'aise dans la confiance à laquelle le convie pourtant ce genre littéraire. On devine le désir de dire sans trop révéler, de protéger ce que l'auteur considère comme étant privé, comme si c'était à regret qu'il devait aborder le secret de ses amitiés, C'est ainsi avec infiniment de distance qu'il fait l'éloge des amis décédés. De même, l'hommage qu'il rend à sa compagne et à ses enfants est plein d'une affection contenue et du désir de ne pas s'étendre. Je me suis souvenu de son malaise au moment où nous soulignons son passage à la retraite et que s'abattait sur lui une pluie d'éloges lors d'un souper à l'université Laval à l'automne 1995.

Ce qui ressort encore très fortement de ces mémoires, c'est le sentiment un peu triste que l'on ne fait plus d'intellectuels de cette trempe. Bien sûr, la qualité des travaux que produisent les sciences sociales contemporaines n'est pas à remettre en cause. À maints égards, la qualité de la production et le professionnalisme des spécialistes des sciences sociales n'ont jamais atteint de tels niveaux avant aujourd'hui. Mais ce qui s'est peut-être perdu, c'est le sens même de ce qu'est un véritable intellectuel. Les professeurs de ma génération font des carrières. Ceux qui connaissent bien le milieu universitaire savent que la « réussite » passe par beaucoup de travail, et la critique serait bien courte qui ne reconnaîtrait dans ce travail méritoire qu'une besogneuse stratégie de carrière. Il n'empêche que le métier tout autant que l'intellectuel qui le pratique ont perdu de cette aura dont m'a déjà parlé Guy Rocher.

Les dernières pages dans lesquelles Fernand Dumont se pose à nouveau et pour la dernière fois la question de l'avenir de la culture sont elles aussi magnifiques. Au moment où s'achève son récit, c'est son propre destin qu'il arrime à cette question. Il évoque avec justesse le drame des hommes de sa génération à qui l'on a appris à haïr la société qui les avait vus naître. La critique du Québec duplessiste et du clérico-nationalisme les avait amenés à refuser leur monde et à réfuter la culture qui les avait fait tels qu'ils étaient pourtant. Dumont, et c'est à mes yeux l'un de ses plus grands mérites, s'est toujours refusé à haïr la culture et l'histoire qui l'ont porté. Il n'a jamais renié ses appartenances et s'est toujours inquiété des tentatives de liquidation du passé. Sa lecture du Québec n'a jamais voulu renoncer à ce que, pour le meilleur et pour le pire, le passé avait légué. C'est en le prenant en charge, en l'interprétant et en le réinterprétant qu'il regardait vers l'avenir.

Au moment d'achever son récit, c'est à lui-même que revient l'auteur, à cette foi qui dit son espoir dans l'au-delà et qui constitue pour lui la seule réponse à la béance que creuse en chacun les arrachements dont il a tant parlé. Ce désir de plénitude, auquel il consacre les toutes dernières lignes, trouvera sa fin dans l'au-delà. Pour les autres, ce désir et le désespoir de l'atteindre qui souvent l'accompagne attendent d'autres formes de réconciliation. Mais, parce qu'au bout de nos jours nous attendent les mêmes questions et parce que, d'ici-là, nous hante la même volonté de trouver le sens de notre travail de sociologue, Fernand Dumont est pour toujours notre compagnon de route.

Jacques Beauchemin
Université du Québec à Montréal